

Jens Rasmussen et Lilian Stage: *Moderne Fransk Grammatik*. Det Schönbergske Forlag, Copenhague, 1981, 372 pages.

Un an après la *Fransk Grammatik* (ci-après abrégé en FG), de J. Pedersen, E. Spang-Hanssen et C. Vikner (voir le compte rendu qu'en fait ici même A. Halvorsen), paraît à Copenhague une nouvelle grammaire française en danois, intitulée *Moderne Fransk Grammatik* (MFG ci-après). Il serait tentant de comparer ces deux ouvrages – les auteurs de la MFG avouent la dette particulière qu'ils ont envers la FG et la version antérieure de ce livre, la *Fransk Syntax* (1970) des mêmes auteurs, pour ce qui est de leur conception de bien des problèmes grammaticaux – mais dans la mesure où ils s'adressent à des publics d'un niveau différent, la comparaison se justifie mal. L'objectif des auteurs de la MFG (je résume librement ce qui est dit dans la préface) a été d'écrire une grammaire essentiellement pédagogique, destinée à l'enseignement du français à un stade relativement élémentaire des études post-secondaires au Danemark. S'il n'a pas d'ambition linguistique, le manuel voudrait pouvoir servir d'ouvrage de consultation et faciliter la transition à des grammaires "plus raisonnées" – comme l'est justement la FG. Les auteurs visent à une description du système grammatical du français qui soit aussi simple et aussi claire que possible. L'analyse grammaticale qui sous-tend l'exposé se manifeste plus dans la présentation systématique des faits de langue, à travers les titres, les tableaux, les résumés, etc., que par des développements théoriques. La théorie est volontairement reléguée au second plan, mais les auteurs espèrent cependant éveiller de façon indirecte chez l'étudiant un intérêt pour l'analyse et la réflexion grammaticales. Aucun exposé théorique préalable, donc: les chapitres se suivent dans un ordre qui reflète l'importance que leur accordent les auteurs pour l'acquisition d'une maîtrise – pratique – de la langue. Le traitement du groupe verbal précède de la sorte celui du groupe nominal. Notons que si la terminologie utilisée suit de très près celle de la FG (et, disent les auteurs, la terminologie en vogue au Danemark ces dernières années), on assiste à l'introduction de la notion de *valence* (le terme ne figure pas dans la FG), pour décrire la construction des verbes. Les termes sont définis au fur et à mesure de leur apparition, ou éventuellement aussi dans l'index seulement, quand ils sont d'un emploi plus courant. Cet index, très développé, permet de consulter la MFG sans qu'il soit besoin de respecter l'ordre des chapitres.

Un des grands mérites de la MFG réside dans sa présentation. Une mise en page très étudiée, aérée, fait ressortir les points essentiels. La typographie est particulièrement variée, et contribue à assurer la clarté du texte. L'exposé grammatical est une suite ordonnée de règles concises et bien formulées, illustrées par de nombreux exemples, toujours traduits en danois, ce qui, disent les auteurs, facilite la compréhension du texte et permet de centrer l'attention sur le phénomène grammatical étudié. Des notes (NB) donnent, dans une perspective contrastive, à la fin de chaque paragraphe ou presque, d'importantes remarques d'ordre pratique concernant les différences d'usage entre les deux langues. Le livre fourmille d'excellentes suggestions de traduction, de danois en français surtout. L'abondance des tableaux-résumés, des schémas, l'extrême systématisation des faits de langue présentent un intérêt pédagogique évident. Mais on risque de masquer – sous l'apparence de la simplicité – la complexité de la réalité linguistique et de camoufler les problèmes. La MFG ne comporte pas de bibliographie, et ne peut de la sorte aider un étudiant intéressé à approfondir certaines questions. Une bonne innovation de la FG était justement de donner, à la fin de chaque chapitre, des indications bibliographiques pour guider le lecteur dans d'éventuelles recherches ultérieures.

Autre écueil, plus grave sans doute, de la MFG: le choix des exemples. La question est importante, et je voudrais m'y arrêter quelque peu. Si beaucoup d'exemples sont bien choisis, on en relève aussi un trop grand nombre qui sont moins heureux, ce qui dépare l'exposé et laisse à la lecture une impression des plus fâcheuses. Les auteurs nous disent, dans la pré-

face, utiliser tantôt des exemples "authentiques", tirés de la langue parlée ou de la prose "non-littéraire", tantôt des exemples forgés ou remaniés, pour varier et simplifier. Or, les sources ne sont jamais données, et c'est là une première raison de maladresse: on ne peut pas dire, en effet, que tout énoncé relevé dans la conversation courante, la prose des journaux, ou autre type d'écrit "non-littéraire", appartienne *ipso facto* au français standard. Il y a toujours un décalage plus ou moins grand entre la norme la plus neutre et ses variantes possibles en contexte. Ne pas reconnaître ce décalage, c'est faire passer fallacieusement pour du français standard des énoncés marqués d'une façon ou d'une autre, et le résultat est parfois surprenant. Un des meilleurs échantillons est fourni par l'exemple de la page 300, à propos de l'emploi de la préposition *par* pour introduire un complément adverbial "climatique":

p. 300 Par une belle matinée du mois de mai, une élégante amazone parcourait les allées du Bois de Boulogne.

où l'on reconnaît, un peu amputée, la laborieuse phrase liminaire du "roman" de Grand, dans *La Peste* de Camus. Or, dans *La Peste* déjà, la phrase fait sourire par sa maladresse. Mais le contexte nous avertit qu'il s'agit d'une tentative stylistique malheureuse, d'un essai poétique raté. La phrase n'appartient pas de toute évidence au français standard. Il eût été facile d'éviter cet écueil en indiquant tout simplement les sources des exemples (c'est la solution adoptée par la FG), ou en faisant contrôler les exemples en question par une équipe de francophones.

Une autre difficulté vient de ce que les auteurs, qui opèrent avec trois niveaux de style différents, marqués respectivement par les abréviations (S) = style soigné, (F) = style familier et (P) = style populaire, oublient trop souvent de faire suivre leurs exemples de ces indications stylistiques, ce qui porte à croire que tout exemple non suivi d'une de ces trois lettres est neutre et appartient à la norme. En gros, on peut dire que sont marqués (F), par exemple, tout au long de l'ouvrage, les exemples pour lesquels le *ne*, premier élément de la négation, se trouve supprimé. C'est une simplification abusive du problème. Le registre (niveau de langue) est aussi bien souvent une question de choix lexical et des phrases comme (c'est moi qui souligne):

p. 84 Après avoir travaillé vingt ans dans la même boîte, j'aimerais bien changer.

p. 225 Il avait une telle trouille de se faire engueuler qu'il s'est absenté des cours ce jour-là.

p. 231 Il cuve son vin.

sont indiscutablement marquées stylistiquement et devraient être suivies de la mention (F). Inversement, un grand nombre d'exemples appartiennent à la langue littéraire, ou soignée (écrite) et devraient être suivis d'un (S), notamment tous les énoncés au passé simple – et ils sont légion –, comme:

p. 84 A force d'insister, elle obtint ce qu'elle voulait.

p. 222 Ce fut une grande surprise.

p. 109 Il faisait si chaud qu'on dut ouvrir la fenêtre.

etc., mais aussi des constructions comme:

p. 83 Le voilà contraint de prendre le métro.

p. 83 Elle va pour l'embrasser mais se ravise.

qui appartiennent au style du récit. D'autres exemples sont si peu naturels qu'ils ont un effet légèrement comique, ce qui n'est sans doute pas voulu:

p. 183 Ils adoraient se promener dans les vertes prairies de l'Irlande.

p. 187 Cet enfant ne pourrait être pire à l'égard de ses parents.

p. 203 Rien au monde ne me ferait vous épouser.

D'autres encore présentent un mélange de style cocasse:

p. 225 Ce n'est guère vivre que de passer sa vie avec des vieux bouquins.

où le début de l'énoncé est ampoulé et la fin familière, avec l'emploi du mot *bouquin*. Si ces

exemples, hors contexte, ou sans indication de leur source, ont un côté un peu ridicule par la préciosité du ton, du vocabulaire, ou par leur construction, nous n'en sommes encore cependant qu'au stade de la maladresse. La situation est plus grave quand on nous présente comme du français standard des constructions rares, douteuses ou controversées, sinon carrément fautives, comme:

p. 92 La situation va s'empirant.

Cette construction archaïque est même reprise (négligence ou ignorance?) dans un exemple de la page 300: *La situation s'empirait heure par heure*, où le français standard préférerait indiscutablement: *la situation empirait d'heure en heure*.

p. 252 Habiter *au* même quartier (on dit *habiter le même quartier*, ou *habiter dans le même quartier*, même si on peut dire *habiter au Quartier latin*).

p. 246 C'est un arrêté *duquel* je n'ai jamais entendu parler.

p. 231 nous préférons vivre chacun de *son* côté.

ou même de véritables incorrections syntaxiques:

p. 105 *en mettant que* (expression qui n'existe pas), mise sur le même plan que *mettons que*.

p. 253 Ses amis *même* l'ont souvent critiqué.

p. 286 beaucoup *de nous* (pour *d'entre nous*)

p. 286 Son admiration du talent

etc. Parfois, la bizarrerie des exemples tient au sens mal compris des mots ou expressions. Ainsi:

p. 255 Le restaurant nous semblait vraiment *tel quel*, mais nous n'avions pas le choix, où les auteurs semblent confondre le sens de l'expression *tel quel* avec celui de *quelconque*. Ils ignorent également le sens habituel de litote de l'expression *rien que ça*, dans un contexte comme:

p. 260 Combien ça va te coûter, la réparation de la voiture? – 2000 francs! – Rien que ça!/Rien que 2.000 francs!

où la traduction danoise *Ikke mere?/Kun 2000 francs?* ne laisse pas de doute sur le fait que *rien que ça!* dans ce contexte devrait être remplacé par *c'est tout? ou pas plus?*

Parfois aussi, les exemples comportent des fautes d'usage courant: on dit de la sorte *passer en troisième vitesse* et non *mettre en troisième vitesse* (p. 197).

Enfin, le trop grand nombre de coquilles de toutes sortes – et je ne parle pas des coquilles du texte danois, moins pernicieuses d'un point de vue pédagogique – dont sont parsemés les exemples français, accents qui manquent, accents fautifs, fautes d'accord, lettre pour une autre, etc., nuisent fâcheusement à l'ensemble. Pour n'en donner qu'un petit échantillon:

p. 163 *finançaïlles* pour traduire *forlovelse* (la trouvaille est du moins jolie!)

p. 193 tous les huit jours

p. 194 *nœuf* (pour *neuf*, trois fois en deux lignes, et encore une fois à la page suivante!)

ou des mots qui manquent:

p. 116 je saurai *** résultat des élections (etc.)

des fautes d'accord:

p. 20 je l'ai vu pleurer (traduit par *jeg så hende græde*)

ou plus grave encore, dans les paradigmes de conjugaison:

p. 46 *je résouds, tu résouds*, (pour *je résous, tu résous*)

ou encore des coquilles dans la traduction: *déplaire* traduit par *misbruge* (p. 70).

Il va sans dire que l'accumulation de ce genre de bévues nuit considérablement à l'impression très favorable que pourrait autrement donner la lecture de cette grammaire. Il est à espérer qu'une nouvelle édition prochaine de la MFG corrigera ces coquilles et choisira ses exemples avec plus de discernement. Car il est indiscutable que ce manuel répond à un besoin et pour-

rait rendre de grands services à un public soucieux d'acquérir une maîtrise pratique de la langue française.

Odile Halmøy
Trondheim, Norvège

Gerhard Boysen: *Kapitler af Fransk Syntaks. I. Artiklerne*. Aalborg Universitetsforlag, Aalborg, 1981.

En écrivant ce livre (KFS), Gerhard Boysen a surtout voulu faire une sorte de grammaire pédagogique dont le but est de faciliter l'enseignement de la grammaire au moment où les étudiants danois doivent commencer à traiter et à concevoir la grammaire comme une discipline scientifique. Construire "un pont" par lequel les étudiants peuvent passer du cadre d'un manuel de grammaire au cadre d'une étude grammaticale scientifique, voilà le but que GB s'est imposé dans KFS.

Comme le titre même de cette grammaire le suggère, il ne s'agit que du premier de toute une série de chapitres sur la syntaxe du français moderne et le thème de ce premier chapitre concerne les articles. Pour atteindre son but à l'intérieur de ce domaine, GB part de la constatation que ce qui manque aux étudiants, c'est la connaissance des détails et la capacité de travailler avec une ou plusieurs théories en se basant sur une méthode appropriée, (cf. KSF: II). Pour répondre à ces besoins, GB présente une description détaillée mais sélective des articles d'un point de vue distributionnel, une bibliographie annotée et classifiée à la fin du livre (p. 108-115) et des remarques bibliographiques, à l'intérieur du texte même, permettant de présenter des points de vue divergents.

La description des articles est répartie en deux parties. Dans la première (p. 1-23), GB indique ce qu'il entend par article, à savoir l'article défini (*le, la, les*), l'article indéfini (*un, une*) et l'article partitif (*des, de la, du*), la fonction des articles et leurs valeurs. Dans la deuxième partie, GB décrit tout ce qui est exception par rapport aux règles générales présentées dans la première partie et notamment les constructions à article vide. Cette description est faite par rapport à différents niveaux syntaxiques: la période (p. 24-25), la phrase (p. 26-27), les fonctions grammaticales primaires (p. 28-90), le syntagme (p. 91-102) et les constructions coordonnées (p. 103-107). Au niveau du syntagme, il faut remarquer que GB s'est contenté de quelques références pour ce qui est de la syntaxe des articles devant les noms propres, y compris les noms géographiques, et qu'il ne parle pas du tout de l'article utilisé à l'intérieur d'un groupe nominal complexe du type: *Institut d'Etudes romanes de l'Université de Copenhague*.

Par le résumé ci-dessus, j'espère avoir donné une idée des intentions de GB et du contenu de KSF d'une manière qui permettra aux lecteurs de juger de sa valeur potentielle par rapport à une situation pédagogique donnée. Pour ma part, je trouve qu'il manque une présentation plus claire des problèmes grammaticaux. On a presque l'impression que le nombre colossal d'exemples et la clarté de l'exposition cachent un peu les problèmes. GB aborde par exemple le problème de l'analyse de l'article partitif au niveau des catégories lexicales, c'est-à-dire la question de savoir si *de* dans *Je voudrais de la bière* est une préposition ou un article, (cf. KSF 14 ss). Mais le problème principal est ailleurs puisque ces deux solutions sont compatibles en faisant de l'article partitif une sorte de mot composé. Le vrai problème se trouve à un niveau syntagmatique supérieur, c'est-à-dire la question de savoir quel est le type de syntagme contenant les particules *de* et *la/les/le*. Et ce type de catégorisation ne peut pas être inféré directement des faits. Et c'est la raison pour laquelle il est important de préciser ce qu'il est à résoudre, puisqu'il s'agit de sensibiliser les étudiants au travail grammatical qui fait intervenir à la fois des hypothèses et des problèmes de méthode.